

Questions du langage et langage en question
Premier tour d'horizon

Les questions concernant le langage ont pris dans la pensée contemporaine une importance prépondérante. On peut se demander si cette importance n'est pas exagérée. Nous aurons à nous prononcer à ce sujet, et c'est un des buts de ce livre.

Pour commencer, un rapide tour d'horizon s'impose. Nous allons reconnaître (au sens d'explorer) le terrain sur lequel nous allons nous déplacer. Il nous faudra ensuite revenir pour examen approfondi sur la plupart des points et des lieux décelés dans cette première investigation. De quelle situation théorique (idéologique et scientifique) cette prépondérance est-elle l'effet, ou la cause, ou le symptôme? Comment et pourquoi le langage se trouve-t-il au centre de préoccupations multiples, dans les secteurs les plus différents? Que signifie, et qu'indique cette convergence?

Il serait juste, mais banal, de rappeler que les contacts — souvent brutaux — entre cultures, entre régimes sociaux et politiques, entre secteurs inégalement développés (tant au point de vue de la croissance économique que du développement social et culturel proprement dit) appellent l'attention sur

Le langage et la société

les langages. Il serait moins trivial et aussi juste d'indiquer comment la « parcellarisation » et la spécialisation de plus en plus poussées des travaux, des connaissances, des activités sociales, portent au premier plan, dans chaque pays, dans chaque domaine, les exigences de l'accord, de la communication et du langage. Ce n'est pas seulement entre les peuples, c'est entre les « disciplines », les sciences et les savants que diffèrent les langages. Dans chaque réunion « interdisciplinaire », dans chaque « colloque », chacun doit sortir de son propre langage, de son jargon spécialisé. Ce qu'on a pu nommer la « culture mosaïque » a pour contrepartie un problème généralisé et permanent de traduction. En ce sens, l'antique notion philosophique de « totalité » émerge de la dispersion des connaissances.

Pour rapide qu'il soit, notre examen de la « situation théorique » ne peut se contenter de ces appréciations. Essayons de préciser.

a) Dans les sciences en général

On a souvent dit et répété que toute science consiste en une langue bien faite. On a ajouté que le langage scientifique a une double fonction : descriptive, explicative. Un pas en avant décisif de la connaissance s'accomplit lorsque le savant passe d'un terme expressif de sa recherche et de sa propre pensée à un terme signifiant un concept, situé dans un ensemble de concepts. Les mots « servent à représenter et même à expliquer les idées », écrivait Leibniz¹. Les concepts enveloppent la nomenclature et mènent aux constructions théoriques.

1. *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*, livre III, « Des mots », chapitre I, « Du langage en général ». Ce traité remarquable contient dans une systématisation philosophique plusieurs notions

Questions du langage et langage en question

Chaque savant a donc le souci constant de définir à chaque pas de sa démarche sa terminologie, en la raccordant d'une part (quand c'est possible) au langage courant et d'autre part au vocabulaire acquis de sa science. C'est ainsi qu'il progresse dans la construction de son objet — « modèle » ou « théorie » — qu'il ne cesse de confronter avec l'expérience humaine en général, et plus particulièrement avec les faits qu'il veut interpréter et expliquer. Il procède ainsi du clair, qu'il ne doit jamais délaissier, au distinct et au rigoureux. Son regard ne quitte jamais ni les faits ni les mots et concepts dont il se sert pour dominer les faits. Dans les méthodes des sciences dites exactes, les questions de terminologie sont reconnues comme essentielles. La nomenclature prépare les concepts et elle les résume.

Plus précisément, ces sciences explorent leur domaine en le « balisant », en attribuant une dénomination aux lieux, aux instants, aux événements.

que les linguistes modernes (depuis F. de Saussure) ont redécouvertes en les précisant. Lorsque N. Chomsky résume dans *Diogenes* n° 31, juillet-septembre 1965, p. 14 et sq. : « De quelques constantes de la théorie linguistique ») une étude à paraître sous le titre : *Cartesian linguistics*, on s'étonne de le voir insister sur la Grammaire et la Logique de Port-Royal, sur les ouvrages de Géraud de Cordemay et Du Marsais, en passant sous silence l'œuvre de Leibniz, le plus illustre avec Spinoza des continuateurs (critiques) de Descartes. Il est vrai que Leibniz n'ignorait pas les travaux des gens de Port-Royal. Cf. en particulier, dans l'édition Flammarion, p. 296, sur l'arbitraire des signes et le langage comme institution; p. 298, sur les liaisons formelles des signes; p. 238 et p. 234, sur le rôle des différences et dichotomies; — l'ensemble du texte sur la fonction des métaphores et similitudes, des métonymies ou associations, etc. L'inquiétude sur le langage, sa mise en question — indispensables à la réflexion et à la connaissance — apparaissent chez Leibniz à travers le « nominalisme » et la discussion sur le nominalisme (théorie philosophique selon laquelle un mot n'est qu'un nom).

Le langage et la société

Le microphysicien et l'astronome ne procèdent pas différemment, chacun à son échelle. Ils inventorient; ils établissent une « cartographie » sommaire et une nomenclature. Après quoi viennent la mesure et le calcul, déjà impliqués dans l'exploration du terrain et visés par les opérations préliminaires¹.

Plus précisément encore, un problème vient à l'ordre du jour pour les sciences en général : la constitution d'une *métalangue*, ou langue universelle de la science. Cette création est exigée par les machines (cerveaux électroniques, machines à traduire et à calculer). Le savant rencontre ce problème dès qu'il veut éclaircir les questions relativement élémentaires de nomenclature, de classement. Par exemple, il est difficile sinon impossible de classer les documents, ouvrages et articles d'une grande bibliothèque scientifique moderne sans usage d'une métalangue, avec machines appropriées. Seule une telle procédure permet, au niveau très simple de la bibliographie, le passage d'une spécialité à une autre, d'une langue à une autre.

Il est intéressant de noter que les mathématiques ne peuvent fournir la métalangue, bien que leurs méthodes s'introduisent dans tous les domaines. Pourquoi? Parce que les mathématiques se sont diversifiées considérablement et que les mathématiciens sont à la poursuite d'un principe unificateur. On en vient à ne plus considérer les mathématiques comme le langage des sciences mais à examiner, à

1. Sur le repérage et le balisage, cf. *Initiation à la théorie de la relativité*, par V. Kourganoff, P. U. F., 1954, chap. I en entier. Nous reviendrons plus loin sur ces opérations en tant qu'elles relèvent de la science générale ou des sciences générales du langage (linguistique, sémantique, sémiologie).

Questions du langage et langage en question

comprendre, à exposer les mathématiques et à déterminer leurs relations avec la « réalité » en fonction du langage ¹. Et cela par l'intermédiaire de recherches sur la cohérence du discours et sur la logique, inhérentes aux langages humains, encore que les langages, même ceux des sociétés historiquement développées, ne puissent se définir par la seule rigueur logique.

Dans cette perspective reprend vie l'idée d'un « corps des sciences » (*corpus scientiarum*), abandonnée à cause de la spécialisation, ou confiée aux seuls philosophes. La théorie du langage permettrait la constitution d'une sorte de « science des sciences » qui ne serait plus une philosophie, donc une spéculation idéaliste ou matérialiste. Une science unitaire, sans synthèse déformante ni systématisation abusive, s'organiserait autour de ce noyau. Il s'ensuivrait la mise en place, lente mais inévitable, d'une institution très moderne : L'Internationale des savants et de la science, la Cité scientifique de l'avenir.

La notion de message prend ainsi une portée nouvelle. Les phénomènes de la nature seraient à leur manière (spécifique : non intentionnelle) des messages, adressés non seulement à l'homme mais d'un groupe de phénomènes à un autre. Les interactions et interdépendances, au sein de la « nature », pourraient se concevoir en fonction de ce concept. Dans la réalité humaine, la société, à côté des messages conscients et intentionnels qu'envoient ou transmettent les individus, il y aurait de multiples

1. C'est ainsi que certains savants pensent que la théorie des ensembles est la clé des mathématiques (en France, l'école dite « bourbakiste ») et qu'il y a lieu d'exposer la *grammaire*, la *syntaxe* des ensembles.

Le langage et la société

messages demi-intentionnels, demi-conscients. Or un message ne se perçoit et ne se déchiffre qu'avec un *code*. Le décryptage des émissions (messages), captées mais incomprises ou mal comprises, suppose l'élaboration (la construction) d'un code. Les notions de *message* et de *code* atteignent ainsi une grande généralité. Ne seraient-elles pas les clés de voûte de l'édifice scientifique ? C'est ce qu'affirment les théoriciens de la plus récente parmi les grandes découvertes scientifiques, *la théorie de l'information*. Ils généralisent les résultats de l'étude des messages, des codages et décodages — télégraphe, téléphone, radio, télévision — véhicules d'informations que ces savants ont réussi à quantifier (mesurer).

Il est d'ailleurs évident que la langue parfaite de la science — la métalangue — ne correspond à aucune des langues effectivement parlées dans des sociétés réelles. La métalangue, parlée si l'on ose dire par les machines, ne serait qu'accidentellement utilisée par des hommes ; elle ne pourrait même pas se « parler » avec les lèvres, la bouche humaine, le souffle. Ce serait une construction « pure », plus proche d'une élaboration logique poussée jusqu'à son terme que de « l'expression » naturelle et spontanée des sentiments, émotions, passions, images. Il se pourrait par exemple (hypothèse dont nous verrons plus tard sur quoi elle se fonde) que cette langue parfaitement rationnelle se caractérise par le déplacement ou l'élimination des « stops », des « blancs », des coupures, des pauses, qui jalonnent le langage parlé ou écrit. Ce jalonnement segmente et découpe notre « expression » dans la langue ; il introduit des articulations mais aussi des arrêts, des incertitudes, sans doute des choix plus ou moins arbitraires (entre les mots, les tournures, les façons

Questions du langage et langage en question

de composer le discours). Certaines de ces coupures, certains de ces arrêts, proviennent de la physiologie (nécessité pour la vue et l'ouïe de discerner, pour le « parleur » de reprendre souffle, etc.) plutôt que de l'intellect et des opérations mentales. Une démonstration mathématique n'est évidemment pas découpée et agencée comme un discours. L'enchaînement se poursuit sans lacunes, de façon continue, bien qu'il y ait reprise ou introduction d'éléments distincts (bien définis).

Ainsi la recherche du langage parfait, celui de la certitude (scientifique) ébranle la confiance dans le langage (courant, parlé).

b) Dans les sciences sociales.

L'étude du langage, son inventaire, en le considérant comme le dépôt (ou si l'on veut employer un terme plus noble, le trésor) des connaissances que les hommes possèdent, serait le point de départ des sciences de la réalité humaine. La psychanalyse a ouvert cette voie. Elle consiste en une interrogation sur le langage en général et sur « l'expression » de chaque individu, sur leur confrontation en tant qu'ils révèlent et dissimulent à la fois des besoins et des désirs, des « normalités » et des « déviations ». L'entretien du « malade » et de son « médecin », par la médiation du langage, sans intervention matérielle, sans autre moyen ni recours que la communication, a été promu par Freud au rang de thérapeutique.

Prenons un autre cas très proche de ce dernier : la psychiatrie. Les psychiatres n'ont pu jusqu'à maintenant établir une correspondance précise entre les descriptions anatomiques et les descriptions cliniques des maladies mentales. Ils cherchent

Le langage et la société

une nouvelle voie d'approche : par le langage et ses troubles ¹.

Les « social scientists » ont donc simultanément à constituer leur langage dans des domaines où les préoccupations scientifiques se font jour lentement et difficilement — et à étudier les langages des groupes, peuples, classes, nations, civilisations et sociétés qu'ils veulent appréhender.

La linguistique ayant accompli des progrès remarquables, dont nous rendrons compte dans les chapitres ultérieurs, se situerait ainsi au centre des recherches et des découvertes. Noyau ici encore, mais d'une double façon (par la méthode et par l'objet, par la forme et par le contenu), le langage livrerait le secret des sociétés les plus diverses, saisies justement dans leur diversité, des sociétés dites « archaïques » aux sociétés modernes, dites « industrielles ». Métaphore prometteuse et peut-être compromettante, ce « noyau » est explicitement désigné comme tel par Cl. Lévi-Strauss ².

Dans cette orientation, les uns réserveraient la spécificité des sciences sociales ; ils préserveraient la liberté humaine, parce qu'il y a des choix dans « l'expression » par le langage. D'autres aligneraient la connaissance du réel humain sur les sciences dites exactes, sur une combinatoire mathématique, en s'inspirant de la *phonologie* (science des sons utilisés dans le langage et de leurs combinaisons ³.) Laissons de côté cette divergence. Elle ne manque pas d'intérêt, car elle renvoie de la science à une « idéologie » : liberté ou automatisme. En dehors de cette

1. Cf. La théorie de l'aphasie, R. Jakobson : *Essais de linguistique générale*, Ed. de Minuit, 1963, p. 43 et sq.

2. *Le Cru et le Cuit*, Plon, 1964, Ouverture.

3. L. Sébag : *Structuralisme et marxisme*, Payot, 1964, p. 260.

Questions du langage et langage en question

option déchirante, considérons la démarche des sciences sociales et du savant, à partir du langage, à propos du langage. Nous disons qu'elle est double. D'une part, elle vise la constitution du langage propre et spécifique de la science sociale. Ce langage ne saurait coïncider avec le langage courant, celui du discours quotidien, banal, trivial. Comme les sciences de la nature, exactes ou non, les sciences sociales doivent élaborer leur vocabulaire, leur nomenclature, leurs concepts, leurs modèles théoriques. D'autre part, elles prennent pour « objet » le langage des sociétés étudiées. Nous disons que cette démarche entraîne une double mise en question. De ce dernier côté, la langue, même prise comme « dépôt » et « trésor », même étudiée comme telle, ne contient plus en soi la certitude de la connaissance ; il faut lui substituer le langage de la science. Mais de cet autre côté, le langage de la science se sépare du discours réel, de la langue parlée. Il s'avance dans l'incertitude ; il peut difficilement s'assurer de la solidité du terrain où il se déplace.

c) La philosophie générale.

Plusieurs philosophes contemporains s'estiment fidèles à leur vocation ainsi qu'à la mission traditionnelle de la philosophie tout en évitant les spéculations inconsidérées, en réfléchissant sur le langage. « Connaître ce que l'on sait », ce mot d'ordre correspond aux plus anciens impératifs de la réflexion philosophique : « connais-toi toi-même », en tant qu'être humain qui a reconnu sa qualité d'être social et historique ; — « deviens ce que tu es ». Le bilan, l'inventaire, le classement des contenus du langage, y compris celui des philosophes, pourraient ainsi rénover la réflexion philo-

Le langage et la société

sophique. Ces philosophes savent confusément ou clairement qu'ils courent un risque, celui de répéter ce qui a été déjà dit. Les dangers d'une telle réflexion portent des noms : logologie, tautologie, pléonasme, cercle vicieux, plus familièrement « tourniquet » d'une réflexion portant sur les mots, sur le vocabulaire, en se contentant de l'inventorier. Ces philosophes acceptent le danger, en se promettant de l'éviter. Le *savoir* contenu dans le langage, empiriquement, deviendrait ainsi *connaissance* par la réflexion qui s'y applique, qui l'explique. Le célèbre problème du commencement (de la réflexion philosophique) trouverait ainsi sa solution autrement que par un postulat spéculatif, par une proposition portant sur « l'être » (tel le *cogito* cartésien, le « je pense donc je suis »). De même le problème de la fin, du but de la pensée philosophique. Bien conduite, cette réflexion éviterait le cercle dans lequel s'enfermèrent plus d'une fois les philosophes, en discutant les conséquences de leur propre attitude philosophique, en confondant la fin avec le commencement, en posant et proposant sous le nom de *système*, leur cercle comme la réalité et l'intelligibilité identifiées (Hegel). En analysant le langage, en caractérisant l'être humain comme « *homo loquens* », la philosophie éviterait à la fois les dramatisations (le romantisme spéculatif, l'idéalisme s'éloignant de l'humain vers l'absolu) et les dé-dramatisations (le regard pur et abstrait, l'indifférence, la prétendue sérénité des penseurs, les descriptions et analyses sans parti pris). Le secret d'une invention qui ne renoncerait pas à la rigueur se situerait dans l'étude analytique du « logos », qui remplacerait l'usage sans rigueur, sans précaution, de ce « logos » ou discours. Cette étude passerait entre deux obsta-

Questions du langage et langage en question

cles, elle éviterait deux impasses : la méta-physique arbitraire, le froid positivisme.

Qu'est-ce que la philosophie ? C'est l'effort pour savoir ce dont on parle, a écrit Yvon Belaval¹. C'est la lutte entre l'expression et l'exprimé, disait Merleau-Ponty. Toute autre conduite de la réflexion philosophique bute sur le langage. Alors le philosophe trébuche. « Le problème du langage est exactement parallèle à celui des corps », affirme J.-P. Sartre². Que signifie ce dernier énoncé ? Le langage incarne ou *exprime* une conscience saisissable et définissable avant le langage, sans le langage. N'est-ce pas une impossibilité ? Une absurdité philosophique ? La recherche du rapport entre la pensée et les mots nous renverrait au problème des rapports entre l'âme et le corps, entre l'Esprit et la Matière. Problèmes sans doute insolubles, peut-être mal posés par la spéculation philosophique. La moindre connaissance concrète des actes humains interdit de séparer l'activité de ce qu'elle fait, de ce dont elle se sert pour créer : les mots et leur agencement. Merleau-Ponty étudiait le langage non pas comme signe d'une pensée ou d'une conscience pré-existantes, mais comme *signes* tout court³.

Ces assertions, Maurice Merleau-Ponty les avait émises dès 1949, dans ses cours à la Sorbonne, récemment édités. Pour lui, le centre de la réflexion (ou de la méditation) philosophique se déplaçait vers les problèmes du langage. Il reprochait à J.-P. Sartre de ne pas percevoir cet indispensable déplacement et de s'en tenir à la philosophie de la cons-

1. *Les Philosophes et leur langage*, Gallimard, Coll. Essais, 1952, p. 141.

2. *L'Être et le Néant*, p. 442.

3. *Signes*, Gallimard, 1960, cf. notamment la Préface, p. 25 et sq.

Le langage et la société

science, à la tradition cartésienne : « Dans cette perspective, le langage relève de l'ordre des choses, non de l'ordre du sujet... Dans cette perspective, on aboutit à dévaloriser le langage, en ne le considérant que comme vêtement de la pensée. Même pour un auteur comme Sartre, qui pourtant n'ignore pas le problème *d'autrui*, il est impossible que le langage apporte quelque chose à la pensée ; la « puissance » du mot n'existe pas ; le mot universalise, résume ce qui existe déjà. La pensée ne doit rien au mot. » Position intenable, réfutée par la psychologie, par la linguistique, par l'expérience littéraire qui répudient aussi le postulat selon lequel le langage est déjà dans les choses. Au philosophe incombe la tâche de trouver le statut du langage : « Le langage n'est ni chose ni esprit, à la fois immanent et transcendant, son statut reste à trouver... ¹. »

Le philosophe et la philosophie, jadis, se cherchaient un langage. Aujourd'hui, ils pensent la pensée humaine, dans la forme du langage. Repli ? Ambition nouvelle ? Une divergence apparaît aussitôt. Pour les uns, la réflexion philosophique consiste en une interrogation sur le langage, lié au monde, à l'« être », aux choses existantes, à l'homme vivant, agissant et pensant. Pour d'autres, la philosophie s'attache à l'analyse des propositions (logiques), à l'élaboration d'un lexique plus satisfaisant que les dictionnaires habituels, ou bien encore à la genèse du langage, à l'explicitation des termes, de leurs sens et changements de sens (sémantique générale).

En d'autres termes, sur la nouvelle base ou le

1. Groupe d'étude de psychologie de l'Université de Paris, Bulletin, novembre 1964, p. 226-227.

Questions du langage et langage en question

nouveau fondement, des tendances philosophiques opposées se manifestent ¹. Chaque philosophe élabore sa propre théorie du langage et de son langage. Quoi qu'il advienne, la linguistique, la sémantique, sciences générales du langage, apporterait au philosophe un aliment pour sa réflexion, peut-être un aboutissement de cette réflexion. En introduisant ici des termes plus techniques, nous pourrions dire que le philosophe débute dans cette voie en recevant avec leurs *connotations* (résonances affectives ou intellectuelles) certains mots-clés, pour éliminer ces approximations et parvenir aux désignations, aux *dénotations* exactes, donc vraies. Il procéderait comme le savant, mais par une autre voie, plus réflexive. Ce cheminement peut réserver des surprises. Pour peu qu'il utilise de façon critique ces instruments d'analyse, le philosophe s'apercevra en route que tel terme qui passait pour désigner quelque chose — concept ou réalité — n'a pas de contenu, donc pas de sens. Le centre d'intérêt de la réflexion ou de la méditation philosophique se déplaçant, ce déplacement a des conséquences. Il met en question simultanément et le langage des philosophes et la philosophie en tant que langage élaboré par les philosophes. Ce n'est pas tout. Il met en question, au nom de la philosophie, le

1. Allant de l'ontologie fondamentale ou révélation de l'« être » à travers le langage (Heidegger) au positivisme logique. Nous y reviendrons. Rappelons que Brice Parain ouvrit la voie en publiant dès 1942 ses *Recherches sur la nature et les fonctions du langage*, Gallimard, Bibliothèque des Idées. B. Parain rejette avec d'excellents arguments la théorie selon laquelle le langage « exprime » une pensée préexistante (cf. p. 137 et sq.). Cependant il l'attribue à Hegel et rejette d'une façon qui nous semble contestable la méthode dialectique issue de Hegel (p. 70 et sq.) en réduisant la raison dialectique à l'entendement analytique (p. 401 et sq.).

Le langage et la société

langage courant et les concepts qu'il véhicule, élevant à la réflexion, mais aussi à l'incertitude, l'antique démarche des philosophes.

d) La littérature.

Autrefois, c'est-à-dire jusqu'au milieu du XIX^e siècle, l'écrivain recevait sans autre forme de procès son instrument : le langage, c'est-à-dire le vocabulaire (lexique), la grammaire (morphologie), la syntaxe (formes de liaison), en usage autour de lui. Il se servait de cet instrument de façon plus ou moins habile ou honnête, mais toujours artisanale, comme le menuisier applique à la matière du bois ses outils. Au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, en France, les écrivains commencent par examiner leur instrument, le langage. Ils ont suivi dans cette orientation critique, avec quelque retard, les philosophes postérieurs à Kant qui examinaient leur instrument, la pensée réfléchissante, le jugement, le concept. Tantôt l'écrivain investit dans le langage des espoirs immenses et démesurés : l'Alchimie du verbe, le Livre absolu, l'œuvre — poème ou roman — totale. Tantôt il le considère avec suspicion ; il doute de sa portée. Il s'interroge sur son rôle : moyen ou fin, communication ou solitude, prose du monde ou transcendance poétique, trivialité ou mystère. Deux voies divergent : le fétichisme du langage, le renoncement à la parole. Voies qui peuvent se croiser. Aboutissement : ce que nous pourrions appeler le silence d'en bas (l'impuissance devant « l'autre » ou devant le fourmillement chaotique du « moi ») — et le silence d'en haut (l'extase, le délire, l'inexprimable, le dépassement ou prétendu tel de l'exprimé). Dans tous les cas, c'est par rapport au langage que

Questions du langage et langage en question

l'écrivain se situe, plus et plutôt que par rapport à une attitude extérieure, réalité ou idéologie. Encore que ces références ne manquent point, elles se spécifient par rapport au langage. Certains, réalistes ou partisans d'une certitude idéologique, croient au langage. D'autres, plus sceptiques, se référant à l'« abîme », au « soliloque », à la « complexité humaine », en désespèrent.

e) Les arts.

Il est entendu, pour les artistes et surtout pour les professionnels de la « critique » d'art, que la peinture est un langage ou une « écriture » — que la musique est un langage, etc. Les autres champs de significations ou de sens, les champs sensibles (aux yeux, aux oreilles) sont ainsi réduits aux opérations mentales qui interviennent dans le langage articulé et parlé. On tend à écarter les caractères spécifiques de ces arts et leurs problèmes propres, en les concevant par analogie avec le langage considéré comme ensemble de certitudes, ou de techniques acquises. Ce qui permet de discourir sur les œuvres et les écoles. On aligne sans précaution les arts sur le langage ; on les définit comme un langage, donc à partir du langage. Simultanément on considère chaque art et parfois chaque œuvre comme un « monde » ou un « univers » — l'univers ou le monde de Proust, de Joyce, de Picasso, de Rembrandt, de Beethoven, etc. On ne s'aperçoit pas que l'on saute ainsi des généralités, des lieux communs, à des particularités peu définies, ébranlant ainsi la certitude attribuée au langage. Quoi qu'il en soit, on accepte de traiter chaque expression à partir du langage, considéré comme forme d'expression évidente et fondamentale. Nous pour-

Le langage et la société

rions, sans plus attendre, apprécier ironiquement cette situation. Le langage ne serait-il pas pour la pensée un « objet » proche, trop prochain? N'offrirait-il pas à la réflexion des facilités excessives? Cette réflexion, en s'appliquant d'abord et surtout au langage, ne battrait-elle pas en retraite? Ne se replie-t-elle pas au lieu d'aller vers les choses elles-mêmes, franchement, directement? Ne signifie-t-elle pas une situation de crise plus que l'ouverture de nouveaux horizons? Tel qui se défie du verbalisme se voue à tomber dans le verbalisme du seul fait de son attention portée sur le langage. Défiance vis-à-vis des mots et confiance exagérée en eux s'établissent sur le même terrain. La philosophie classique ne s'est-elle pas égarée dans des facilités analogues, sur des terrains vagues et trop accessibles? Combien de jeunes philosophes ont cru suivre Descartes et aller plus loin en scrutant indéfiniment leur « moi »? Combien d'apprentis penseurs ont discoursu sur la substance et la chose, ou sur « l'être »? Quelques phrases des plus illustres méditatifs n'avaient-elles pas indiqué et épuisé ces directions ou plutôt ces impasses? Que de pages, que de livres furent écrits qui ne signifiaient rien d'autre que l'échec de ces philosophies du pur « moi » ou de la « substance » pure, échec que les intéressés ne percevaient pas; il s'engageaient dans leur orientation sans esprit de retour et sans critique, alors que rien n'eût été plus fécond que de tirer les leçons de l'échec.

A coup sûr, il y a quelque chose de troublant et de troublé dans la situation décrite plus haut. Impossible d'éviter le discours sur le discours, la logologie ou logographie, le bavardage sans consistance ou trop consistant, le formalisme d'une réflé-

Questions du langage et langage en question

xion dégagée des contraintes du contenu et se lançant dans le milieu éthéré du langage comme l'oiseau kantien, qui croit mieux voler dans le vide parce que la résistance de l'air ne le gênera plus.

Pourtant, nous ne pouvons nous complaire dans cette ironie. De telles situations se révèlent hautement complexes, paradoxales jusqu'à la contradiction ; les concepts et l'idéologie, les découvertes et les superfétations s'entrecroisent ; des modes, des phénomènes de dégénérescence et de décadence peuvent fort bien accompagner des pas en avant de la connaissance. Et inversement. Ces conjonctures paradoxales, c'est-à-dire contradictoires, ne sont pas nouvelles, bien qu'on les ait peu analysées. Citons un exemple d'une telle situation : Vienne aux alentours de 1910. Dans la dislocation imminente de l'Empire austro-hongrois, dans cette capitale en proie aux snobismes conjugués de l'aristocratie et de la bourgeoisie, une « intelligentsia » exceptionnellement brillante inventait la psychanalyse, la musique moderne, les perfectionnements de la logique ; elle découvrait les problèmes concrets de la pensée dialectique marxiste (le problème des nationalités, entre autres). Ensemble extraordinaire et d'ailleurs inaperçu en son temps, couvert par le tumulte de la cour et par les orchestres qui jouaient des valses viennoises. Devant une critique d'autant plus implacable qu'elle ignore et qu'on ignore sa portée, les référentiels tombent simultanément : le bon sens, la perception courante, la famille, la patrie. Le caractère, socialement dissolvant et attaché à une dissolution, de ces découvertes ne les empêche en rien d'avoir apporté du nouveau à la connaissance. La psychanalyse met en question la famille, l'image du Père, le rôle de la

Le langage et la société

Mère. L'harmonie de Schönberg ébranle la tonalité et la perception admise du champ musical. La logique (Carnap) met en doute le bon sens qui croit au monde extérieur et aux mots comme « reflets » des objets.

Nous devons donc saisir de plus près les raisons, causes et motifs de l'importance attribuée au langage, en discernant la part des découvertes réelles, la part d'engouement, les pas en avant de la science et de la conscience et la part de détérioration du langage lui-même. Après avoir tenté d'atteindre ce qui se cache sous la situation déjà décrite et caractérisée à grands traits, nous énumérerons des arguments méthodiquement opposés à une valorisation abusive du langage. Nous partirons, pour l'approfondir en la vérifiant, de notre constatation primordiale. *La mise au premier plan des questions langagières s'accompagne d'une mise en question du langage.* Le langage contient, pour l'enfant, pour l'adulte, pour l'homme qui réfléchit, les premières certitudes. La réflexion sur le langage les ébranle. Elle naît avec l'incertitude et le doute. L'un ne va pas sans l'autre. Comment poser les « problèmes du langage » sans rendre problématique le langage — ou sans qu'il soit devenu problématique? Il suffit de lire les linguistes spécialisés ou les écrivains qui interrogent le langage et s'interrogent sur leur langage, pour s'en rendre compte. Les « formes », les « fonctions », les « structures » du langage sont mises en questions — ou mises en question dès qu'interrogées et parce qu'interrogées. Elles s'obscurcissent. Qu'est-ce que le mot, se demandent longuement les linguistes (après les philosophes)? Ils ne savent pas répondre et finissent par penser que le mot n'est qu'un écran qui

Questions du langage et langage en question

cache le véritable mouvement du langage. L'important pour nous, c'est que cette situation n'est pas intérieure à une science spécialisée, la linguistique. Elle a beaucoup plus d'ampleur et révèle autre chose. Nous aurons constamment l'occasion d'insister sur ce paradoxe : au moment où les moyens de communication (les *mass-media*) abondent, les hommes les plus lucides doutent de la communication. Pendant que se déverse sur nous un flot de signes (de *signifiants*), la réflexion cherche les *signifiés* et plus encore les *sens*. Recherche inquiète. Pourquoi ?

Le privilège accordé au langage dans la pensée moderne nous apparaîtra à la fois étonnant, de plus en plus, et de plus en plus riche d'enseignements. Autant ou plus que l'examen du langage lui-même.

A ce privilège, nous avons découvert deux séries de raisons, les unes d'ordre philosophique, les autres d'ordre sociologique (ou si l'on veut : culturel). Nous allons reconnaître de plus près ces deux séries.